

## BULLETIN DES SCIENCES.

— Sans compter celle que prépare en France le capitaine Lambert, il n'y a pas maintenant moins de cinq expéditions en route pour l'extrême Nord, trois allemandes et deux anglaises. Elles comptent ensemble sept navires qui ont surtout en vue des recherches scientifiques.

La première, commandée par le capitaine Hagens, et dont fait partie M. Dorst, se propose d'explorer la mer entre le Groenland et le Spitzberg jusqu'à la terre de Gillis. Elle est partie le 21 février de Bremerhaven.

La deuxième, celle de M. Lamont, se compose de deux vapeurs à hélice d'une construction spéciale. Son chef, membre du Parlement anglais, a une réputation d'habile marin et de bon géologue. Cette expédition se dirige vers le détroit qui sépare le Spitzberg de la Nouvelle-Zemble et espère découvrir la terre de Gillis. Elle a fait voile le 20 avril.

La troisième est celle du capitaine Palliser qui se propose d'explorer la Nouvelle-Zemble. Ayant passé trois mois de 1868 au Spitzberg, le capitaine connaît déjà les mers glaciales. Ses deux navires, une chaloupe à vapeur et un schooner, ont quitté l'Angleterre à la fin d'avril.

Le capitaine Haslagen, chef de la quatrième expédition, commande un steamer à hélice de 700 tonneaux. Il a l'intention de pénétrer aussi loin que possible dans les parages de la terre de Gillis, de suivre la côte de la Sibirie et d'y chercher les gisements de mammouths. Au besoin, il hivernera dans le Nord. Le 23 mai dernier, il appareillait de Bremerhaven.

Enfin vient la seconde expédition allemande au pôle nord, composée de la *Germania*, navire à vapeur, et de la *Hansa*, brick de 200 tonneaux. L'équipage est de trente personnes dont six savants, plus les capitaines Haldewey et Hegemann. Le but d'exploration de la côte occidentale du Groenland, la recherche du pôle et la mesure d'un arc de méridien. Elle est partie le 15 juin de Bremerhaven.

On a reçu dernièrement de la première expédition, dont fait partie M. Dorst, et une porte le navire *Bienenkorb*, des nouvelles que nous résumons ici. Le *Bienenkorb* a eu à lutter contre une tempête effroyable qui a duré six semaines. Au moment où il allait se briser sur les côtes de Norvège, une accalmie est survenue et on a pu éviter une perte certaine.

Il y a cette année près de quatre-vingt navires dans l'extrême nord. La plupart s'occupent de la chasse du veau marin et de la baleine. M. Dorst n'avait pas moins de quarante-neuf navires en vue ; on voit que la campagne s'annonçait fort bien. C'est vers le 70e degré que commence la glace.

Malgré les fatigues énormes qu'il a eu à subir, l'équipage se porte à merveille. M. Dorst est satisfait de ses observations. Il a levé plusieurs cartes, dessiné des aurores boréales et fait des recherches sur la physique de la mer.

— Le *Cosmos* raconte en ces termes une mission scientifique confiée à un lettré hindou par le gouvernement de l'Inde :

« Comme les Européens ne pénétrèrent dans l'Asie centrale qu'au risque de leur vie, le capitaine Montgomerie, attaché au levé topographique de l'Inde, conçut le projet de faire reconnaître les pays limitrophes des possessions anglaises par des indigènes familiarisés avec l'usage des instruments et des méthodes d'observation. Deux paundits hindous furent ainsi chargés de franchir l'Himalaya et de relever la route qui relie Gartok, sur le haut Sutledj, avec Lhassa, capitale de Thibet. Ils commencèrent leur voyage dans le courant de 1865. L'un d'eux fut arrêté au début. L'autre plus énergique, arriva le 30 août sur les bords du Brahmapoutra, et entra à Lhassa au commencement de 1866, d'où il visita successivement plusieurs villes importantes du Thibet, fixant ses itinéraires par des observations précises.

Le paundit ne fut pas médiocrement surpris de voir, à la fin de juin, les hauteurs des environs de Thjung toutes couvertes de neiges. Obligé à de longs détours par ces neiges, le voyageur ne regagna le territoire anglais qu'au prix de dangers inouis. Il rapportait, avec ses notes de voyage et de nombreuses informations, les données nécessaires pour la détermination de la latitude de 31 points importants, leur élévation au-dessus du niveau de la mer, de nombreuses observations thermométriques, enfin le levé d'une cave représentant une étendue de 1,200 milles, représentant la grande route du Thibet, de Lhassa à Gartok, le cours entier du Brahmapoutra, depuis sa source, près de Mansarounar, jusqu'à son confluent avec le fleuve qui passe à Lhassa.

« Depuis le lac de Mansarounar jusqu'à Lhassa, le paundit suivit la grande route qui longe les frites de l'Himalaya, et lie Lhassa à Gartok, assurant ainsi aux autorités chinoises, dont le Thibet est tributaire, des communications sûres et rapides. La route part de Gartok, à 4,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, descend près du massif du Kailas, dans le bassin du Sutledj, côtoie les lacs sacrés de Rakons et de Mansarounar, et remonte graduellement à plus de 4,500 mètres de latitude au défilé de Muribam-la, qui sépare le bassin de Sutledj de celui du Brahmapoutra, dont elle suit le rive gauche jusqu'à Tatum.

La grande route du Thibet est loin de valoir nos chemins de France. Large sur les plateaux, cette route se resserre et se divise en sentiers étroits toutes les fois que le terrain est très-incliné, de manière à livrer passage seulement à un homme à cheval. Dans les plaines et les hauts plateaux, on a, pour se guider, des pyramides de pierres élevées çà et là, et surmontées d'un drapeau. Chaque voyageur ajoutant une pierre au tas déjà formé, ces pyramides deviennent de véritables monuments que l'eil

aperçoit de loin à l'horizon. Le paundit se servit d'elles comme de points fixes pour orienter ses itinéraires.

« Rien d'ailleurs ne saurait donner une idée de la difficulté avec laquelle ce voyageur intrépide faisait ses observations. Pour éloigner tout soupçon, il dut se servir du chapelet et du moulin à prières en usage chez les dévots bouddhistes. Le moulin à prières se compose d'un cylindre de cuivre creux, une traverse, dans sa longueur, un axe terminé par une poignée. A l'intérieur est enroulée une feuille de papier portant une prière, prière dite chaque fois que le croyant a fait faire au cylindre un tour sur son axe. Le paundit s'écartait de la caravane pour mesurer les angles de la route ; s'il était remarqué ou troublé par des questions importunes, il faisait tourner le cylindre et les indiscrets respectaient sa contenance pieuse. L'instrument, au lieu de la prière traditionnelle, portait au contraire des feuilles de papier sur lesquelles s'inscrivaient les calculs de triangulation et les distances parcourues. Quant aux distances, le voyageur en évaluait la longueur au pas, laissant couler un grain de son chapelet après chaque parcours de 100 pas. »

— Hier, est arrivé à Montréal, un des plus éminents minéralogistes de France.

C'est un savant distingué dans l'acception la plus étendue du mot. Il est savant parce qu'il réunit les deux qualités sans lesquelles tout homme qui aspire à ce titre ne parvient qu'au ridicule et au mépris public. Ces deux attributs sont la modestie alliée à une vaste étendue de connaissances.

Travailleur infatigable, il veut dévoiler au monde les secrets de la nature ; mais il ne veut pas qu'on le soupçonne de ce bienfait.

On ne compte pas son âge par les années, mais bien par le nombre de volumes qu'il a écrits sur les sciences naturelles.

Depuis longtemps déjà, les illustrations scientifiques d'Europe le comptent pour un des leurs. Dans les Etats-Unis, où il a passé quelques jours, les savants avec lesquels il est venu en contact, lui ont fait l'accueil le plus sympathique, tant il est vrai de dire que la science ne reconnaît pas de limites géographiques.

Membre de plusieurs sociétés savantes de France, il fut aussi un des juges les plus experts de la Commission de Minéralogie à l'Exposition de 1867.

Parmi les nombreux travaux qu'il a déjà complétés, sont plusieurs cartes géologiques départementales ; l'une d'elles lui a coûté douze ans d'un travail assidu et opiniâtre.

Les recherches minutieuses et approfondies sur la géologie comparée des différents sols de l'Est de la France et de la Savoie, le poussèrent naturellement sur le terrain de la science médicale. Il étudia avec succès le goître dans ses rapports avec la composition chimique du sol qui le produit généralement, et il arriva à la conclusion, basée sur plus de douze cents observations, que les terrains où le sulfate de fer et la magnésie prédominent, sont ceux où le goître est le plus fréquent. La diathèse, selon lui, n'est que pour peu ou rien dans l'étiologie de cette affection.

En effet, des étrangers à ces localités goitreuses, et n'ayant d'ailleurs aucune prédisposition scrofuleuse ou strumeuse, ne tardent pas à contracter la maladie s'ils y font un séjour prolongé. Il est le seul moyen de la guérir, paraît-il, est l'éloignement ou l'émigration ; cette immunité, toutefois, n'est pas en faveur des indigènes. Il nous souvient d'avoir écrit quelque part que la matière organisée a, dans toutes ses opérations, une tendance constante à se reproduire semblable à elle-même ; de là vient qu'il est souvent impossible et toujours très difficile de déraciner les maladies héréditaires.

Le mémoire que notre savant ami adressa à l'Académie de médecine de Paris, sur le goître et le crétinisme y fut apprécié de la manière la plus flatteuse pour l'auteur ; du reste ce n'était point des louanges gratuites. Nous espérons que ces immenses ressources intellectuelles élucideront encore quelques points obscurs de la médecine et de la zoologie comparées.

Le Frère Ogérien, pardon à sa modestie si nous l'avons blessé, à quarante-trois ans ; à 14 ans, il commença à questionner la nature, et il paraît qu'il veut en avoir le dernier mot, à dix-neuf ans il entra dans l'ordre religieux des Frères des Ecoles Chrésiennes. Son mérite individuel s'éleva dès lors pour jeter de l'éclat sur la réputation déjà grande de l'institut.

Bien d'autres hommes d'élite se confondent dans l'uniformité de la robe dure qui portent les Frères des Ecoles Chrésiennes, nous ne pûmes nous empêcher d'en faire nous-mêmes l'observation au Supérieur Général un jour que nous eûmes l'honneur de lui être présenté. Rien extérieurement chez lui ne pouvait même le faire distinguer du plus humble des frères, n'eût été sa valeur intrinsèque qui l'avait élevé au rang supérieur de l'ordre.

Le séjour du Frère Ogérien en Amérique doit être d'à-peu près un an pendant lequel il doit faire ses collections de minéraux, de végétaux et d'animaux dans le but de parachever un ouvrage considérable qu'il devra publier à son retour en France ; il recevra avec plaisir et reconnaissance, les spécimens que des particuliers ou des associations scientifiques voudraient bien avoir l'obligeance de lui faire parvenir. — *Minerve.*

— L'association américaine pour l'avancement des sciences a reçu au nom de ses membres plusieurs canadiens parmi lesquels nous remarquons le Dr. Crevier, naturaliste et médecin distingué de St. Césaire, M. l'abbé Provancher de Portneuf, M. l'abbé Brunet, professeur de botanique et d'entomologie, et M. l'abbé Thomas Hamel, professeur des sciences physiques à l'Université Laval.